

L'Abille de la Nouvelle-Orleans. NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureau: 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville. Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES 'PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC. QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Du 13 novembre 1909. Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N. O., Lne. Fahrenheit Centgrade

SOMMAIRE. 3me PAGE. Feuilleton. 4me PAGE. L'Actualité, Feuilleton, 5me PAGE. Faits Divers. 6me PAGE. Les Lettres. La Sorcière de Doure. Victime de Mars. Chrysaëthèmes. Les Snobs en 1830.

M. ALDRICH - ET LES - Banquiers de l'Ouest.

Le Sénateur des Etats-Unis Nelson W. Aldrich parcourt les Etats de l'Ouest dans le moment, dans le but de recueillir tous les renseignements qu'il lui sera possible d'utiliser, lorsqu'à sa prochaine session le Congrès s'occupera d'apporter au système monétaire du pays les modifications que les circonstances, les besoins du jour rendent nécessaires.

M. Aldrich est à Minneapolis et vient d'avoir plusieurs entretiens avec des banquiers de cette ville au cours desquels le système a été discuté; et les questions de numéraire et des opérations de banques ont été plus longuement traitées que toutes autres.

Plusieurs des messieurs qui ont pris une part active aux discussions ont semblé croire qu'il serait nécessaire d'avoir plus de capitaux qu'avant pour avantageusement exploiter les récoltes de grains du Nord-Ouest.

M. Aldrich a appris que tous les ans de trente à quarante millions de dollars sont consacrés par les deux villes sœurs, Minneapolis et St Paul à l'exploitation des récoltes en question; et

ce généralement ce n'est que l'année suivante que le placement de ces capitaux fructifie, rapporte quelque profit à ceux qui les ont fournis.

Il y a deux ans, pendant que sévissait la panique qui a jeté la perturbation dans les finances et le commerce d'une extrémité à l'autre du pays, il a été difficile aux gens qui avaient fait des avances de fonds de se les faire rendre; naturellement le malaise qui régna dans les sphères financières et commerciales était de nature à élever aux affaires un peu, beaucoup même, de leur activité et par cela même l'argent en grande partie était retiré de la circulation. M. Decker expliqua que les banquiers de Minneapolis et de St Paul durent faire un appel aux banquiers de Chicago pour qu'ils se rendissent garants d'un gain quelconque sur leurs avances.

Quand la réponse affirmative des banquiers de Chicago fut connue, la confiance ne tarda pas à revenir et l'activité sur les marchés à renaitre. M. Aldrich a pu constater, non sans une visible satisfaction, que les financiers de Minneapolis et de St. Paul voudraient plus d'élasticité à notre système monétaire. Nombre de messieurs ont émis le vœu qu'un système modifié dans le sens d'une augmentation de numéraire dans la circulation fut adopté, de façon à pleinement répondre aux besoins de la situation, c'est-à-dire à rendre plus facile la culture et la moisson des récoltes ainsi que leur exportation sur les marchés qui les réclament.

M. Aldrich a aussi considéré la question des échanges internationaux relativement aux systèmes de crédit des autres pays. On lui a dit que les échanges avec l'étranger présentaient un problème, d'une solution difficile; mais il a répondu que des deux mille millions de dollars de marchandises que nous exportons, 90 pour cent sont expédiées par des institutions étrangères.

Le sénateur du Rhode Island croit qu'il serait avantageux pour le pays de posséder une organisation de crédit autre que celle qu'il possède. Le jour viendra où les banques des Etats-Unis s'occuperont de ce genre d'affaires qui leur permettra d'encasser les profits que des institutions étrangères recueillent maintenant.

En égard au très grand nombre d'habitants des Etats Unis d'origine scandinave, M. Aldrich croit qu'il serait bon que le système financier de la Suède fut mieux connu ici afin de s'en servir quand il sera tenté de modifier le nôtre.



M. RENE GAMY. Grand Comique de l'Opéra.

Oswald et Corinne

Les biographies de Mme de Staël ont un à son nom ceux de Benjamin Constant, de Montaigne, de Voltaire, de Schlegel, de Barante, de Rosca, on a prononcé également ceux de Talleyrand, de Barras, Lameth, Ribbing, Morel, Albignacchi et Balbi. Il y a aussi, dit M. Dumoulin, dans la 'Revue hebdomadaire', le nom de don Pedro de Souza, l'ambassadeur portugais à Rome, don Pedro fut présenté en 1807 à Mme de Staël. Elle écrivait en Italie une diversion à ses devoirs de famille et aux charges que lui donnait Constant. Elle le avait attaché à son char, comme on disait alors, les deux grands poètes de la péninsule. Albignacchi, le Tyrtée révolutionnaire et Monti, le Dante grandiose, à qui elle écrivait: 'Le Vésuve et vous, cela ne fait qu'un'. Don Pedro n'était qu'un poète amateur, mais un poète de vingt-quatre ans, aux yeux bleus, aux cheveux noirs, cavalier accompli. Et la grande prosaïque n'adressait des vers, vers médiocres, elle l'avoue elle-même, mais à la fois maternels et ardents. Elle visitait avec lui au clair de lune les ruines du Colisée; elle lui écrivait en prose après ces promenades: 'Nous étions contemporains sur les débris des siècles; nous étions unis par le même culte envers tout ce qui est beau et du haut du ciel, mon père m'a pardonné un bonheur si mêlé de larmes, un bonheur tout couvert de nuages.' Dès le début de leur amitié, don Pedro annonça l'intention de se marier avec une jeune fille piémontaise, Mlle du Perron. Mme de Staël n'en prit pas trop d'ombre et chanta sur sa lyre: 'N'oubliez pas alors la sibylle étrange Dont le cœur fut prophète et gal dans ses adieux...'

Puis elle songea à faire de don Pedro son gendre; puis, don Pedro s'étant pris d'une Italienne qui n'était pas sa fiancée, il y eut un peu de refroidissement. La liaison se renoua en 1806 et dura encore une année. 'Corinne' parut en 1807. Il n'est pas douteux que l'héroïne de ce roman célèbre est destinée à la ressemblance de l'auteur. M. Dumoulin estime que Pedro de Souza a fourni quelques traits à la figure d'Oswald et l'on trouvera dans les lettres que lui écrivait Mme de Staël l'équisse de plusieurs épisodes du livre.

Ascenseurs romains

L'ascenseur, que nous considérons comme une commodité ultra-moderne, n'est pas une invention de notre époque. Le professeur Boni, directeur des fouilles au Forum, vient de découvrir des niches ayant servi de cages à des ascenseurs: on voit même encore les blocs de pierre ayant servi de contrepoids. Au fait, peut-être les Chinois ou les Egyptiens avaient-ils bien auparavant employé des dispositions analogues. E. W.

Récréation linguistique

Il existe des phrases faciles à énoncer et impossibles à écrire. Un exemple le fera mieux comprendre que de longs discours: Considérons le mot 'pot' et ses homonymes 'Pô, peu, Pan'. Prononcez à haute voix la phrase suivante: 'Le mot Pô peut s'écrire de quatre façons.' Ce sera une vérité énoncée sous une forme correcte, tandis que si vous l'écrivez, elle sera inexacte, puisque vous ne pouvez donner au mot considéré à la fois les quatre orthographe et que l'une de ses formes ne peut s'écrire qu'une seule façon.

THEATRES.

Théâtre de l'Opéra.

La seconde représentation de 'La Favorite' a eu lieu hier soir devant un parterre nombreux et a été brillante.

Le rôle de Fernand est un de ceux qui conviennent le mieux à M. Zocchi, bien qu'il ait obtenu un succès mérité dans celui de 'Rosalinde' et 'Nargès'. Le duo de la fin surtout a été chanté par lui, non pas seulement avec chaleur, mais avec sentiment; deux chœurs parfaitement distinctes et cependant trop souvent confondus. M. Zocchi s'est distingué, dans la partie énergique comme dans les tentes douces du morceau. Dans l'épouvante 'Incidence sur son lit, Seigneur, descendu de la', le sentiment, l'expression vraie étaient là, et cette même vérité s'est retrouvée dans le 'Je t'aime' très difficile à dire, et dans l'Allegro: 'Venez, je cède l'épée'.

Deux romances font partie du rôle, à la fois tendre et énergique de Fernand: 'Un ange, une femme inconnue, et 'Ange si pur'. Dans la première, c'est le tumulte d'une âme qui se détache du Dieu auquel elle s'était consacrée; c'est la tempête passionnelle qui gronde dans un cœur dominé par l'amour.

Mais la mélodie: 'Ange si pur' revêt un autre caractère; c'est l'apaisement qui se fait; c'est la victime qui revient, cherchant la mort profonde, l'oubli que la mort offre dans ses bras.' Ici, des sanglots étouffés, le piano, pianissimo, voilà ce qu'exige la sauve-mémoire.

M. Zocchi, parfaitement pénétré des sentiments qui animent le personnage qu'il représentait les a parfaitement rendus.

Mme Fiérens possède des qualités vocales et une intelligence scénique que nous nous plaisons à reconnaître, un des traits principaux de son talent est le sentiment dramatique, la puissance de transmission de ce sentiment. En signalant les côtés brillants de l'artiste, disons-lui qu'elle chante le fameux 'Allegro: O transport, c'est mon rêve perdu, dans le style vœu, en opposant à un 'forte' sur la phrase initiale, un piano au retour des mots qui viennent compléter la phrase. Ici, il y a du ravissement, de l'extase, presque de la volupté, de la sensualité qui ne se traduit pas par un cri, mais par un son qui plane et va s'éteignant.

M. Hensatto a bien détaillé l'andante de son air: 'Pour tant d'amour, il Pa dit avec émotion et dans un style excellent. Parfois le chanteur ornemente sa phrase, et le sens mélodique peut en être altéré. M. Hensatto est un artiste sympathique; il sent profondément ce qu'il chante.

Le rôle de Balthazar a été très heureusement tenu par M. Huberty, un autre des pensionnaires de l'Opéra qui jouit de la faveur du public. Il chante toujours avec art, avec charme, grâce à sa parfaite connaissance de la musique et de la diction lyrique. Il a posé très largement le beau final du second acte; il l'a surtout bien nuancé.

Mlle Fabris danse de charmantes fioritures dans le ballet de 'La Favorite', et Mlle Allard dans le rôle d'Inès s'est montrée d'une correction parfaite.

En matinée aujourd'hui, 'La Traviata' sera donnée pour la seconde fois, avec le même personnel que la première, c'est-à-dire: Mmes Rolland, Sterckmans, Allard et MM. Nubo, Chadal, Carlier, Delaxe et Lacombe. Ce soir, 'La Petite Bohème', opérette en trois actes de Hirsch-

man avec tout le ban et l'arrière-ban de la troupe.

Mardi, nous avons déjà annoncé, 'Manon' avec Mlle Nina Alcistore dans le rôle principal; et très prochainement, 'L'opéra de Charpentier' qui a fait courir Paris, et qui, tout l'indiquant, fera courir la Nouvelle-Orléans.

La salle de l'Opéra, hier soir, avait un aspect ravissant, c'était le soir du 'high life'.

TULANE.

La belle comédie dramatique 'The Man in the House' qui a été jouée toute la semaine devant des salles comblées au Tulane sera donnée ce soir pour la dernière fois.

Lundi soir débuts de la célèbre artiste Fritz Schell et de sa troupe dans la ravissante comédie musicale 'The Prima Donna'. Mme Fritz Schell n'est pas une inconnue pour notre public et son retour à la Nouvelle-Orléans sera salué avec joie.

L'intrigue de 'Prima Donna' est sans prétention comme toutes les comédies musicales, mais les airs, les chansons et les chorégraphies sont ravissantes. Cette pièce est superlément montée et assurera sans doute une série de recettes fructueuses à la direction du Tulane.

ORPHEUM.

C'est devant des salles foulees qu'auront lieu aujourd'hui les deux dernières exécutions de l'excellent programme offert par l'Orpheum depuis mardi dernier.

Demain paraîtra de nouveaux artistes dans un programme également intéressant et amusant.

En tête se trouvent Mlle Clara Belle Jerome et sa troupe qui interpréteront une comédie musicale nouvelle et originale, intitulée 'Joyland'.

Une autre comédie des plus amusantes 'Awake at the Switch', due à la plume de Sewell Collins, sera interprétée par Mlle Margaret Moffat et sa troupe.

Les 'Quatre Rianos', acrobates et comiques, jouent une petite saynète à succès, 'In Africa'. Ils seront suivis au programme par Hawthorn et Butt, les deux populaires comédiens américains que notre public entend toujours avec plaisir.

Les autres numéros comprennent Mlle Emma Francis, danseuse de renom, Julia Frary, chanteuse et Scheda, un violoniste polonais.

CRESCENT.

Pour la troisième saison, la comédie-dramatique qui a pour titre 'Strongheart' va être jouée à la Nouvelle-Orléans. C'est à partir de ce soir, au Crescent que notre public pourra de nouveau l'applaudir, et il ne s'en fera pas faute car l'œuvre de Wm. C. de Mille est une de celles qui semblent toujours plus belles et dont la popularité va augmentant.

La troupe qui va jouer cette semaine au Crescent comprend plusieurs artistes de renom et l'on s'explique le succès qu'elle vient de remporter sur plusieurs grandes scènes américaines.

En un clin d'œil.

Sait-on le sens absolu de cette expression courante? Le rapide mouvement de paupières que nous faisons si souvent au dans pas une demi-seconde: l'abaissement prend de 75 à 91 millièmes de seconde, l'œil reste fermé environ 16 centièmes de seconde et prend autant pour se rouvrir, en tout 40 centièmes de seconde.



L'affaire Steinheil. Mme Steinheil et sa fille Marthe. Photographie prise l'après-midi à la veille de son incarcération.

Mme Steinheil est acquittée.

Paris, 13 novembre.—Le grand public attend aujourd'hui en toute confiance l'acquiescement de Mme Steinheil. Coupable ou innocente, l'impression générale est que la poursuite n'a pas assez de preuves suffisantes pour entraîner une condamnation.

La poursuite qui accusait à l'origine d'avoir assassiné son mari le peintre Steinheil, et sa belle-mère, Mme Japy, a tant soit peu modifié son point de vue au cours des débats et a finalement abandonné l'accusation de parricide, admettant que Mme Steinheil semblait plutôt avoir été la complice que l'auteur principal du meurtre de son mari.



Me AUBIN. Qui défend Mme Steinheil.

L'accusée, son avocat et ses amis partageant la confiance du public. On a pu le remarquer ce matin, lorsque Mme Steinheil est fait son entrée dans la salle d'audience. Elle paraissait avoir surmonté l'accablement si manifeste de ces jours derniers, et c'est en souriant qu'elle s'est assise. Ses amis qui paraissent déjà fatigués de l'acquiescement ont précédé immédiatement à la campagne où elle se reposera pendant quelques mois des fatigues du procès.

Le Tout Paris semblait s'être donné rendez-vous ce matin devant les grilles du Palais de Justice et le juge de Valles a été accablé de demandes d'admission.

Au nombre des personnes présentes dans la salle à l'ouverture de l'audience on remarquait M. Henri Rochefort, le pamphlétaire bien connu qui a été l'un

des premiers à mêler la politique à l'affaire Steinheil, Mmes Kéjane et Bartet, le célèbre tragédien Mounet-Sully et de nombreux dramaturges et romanciers connus.

L'ouverture de l'audience a été quelque peu retardée par l'absence inexplicable du président du jury, M. Poupart, un négociant de St-Ouen.

Un des jurés ayant déclaré que M. Poupart s'était plaint, lorsqu'il était envoyé immédiatement un médecin à son domicile. L'heure était avancée lorsque le président revint en annonçant que M. Poupart souffrait d'une bronchite et ne pouvait assister aux débats.

Un jury supplémentaire lui fut substitué et les débats reprit leur cours.

Au moment où Me Aubin allait commencer sa plaidoirie, Mariette Wolff, la cuisinière du ménage Steinheil, accompagnée d'un avocat, pénétra dans le prétoire et força son chemin jusqu'à la barre, déclara que jusqu'elle avait été mentionnée comme complice elle voulait être entendue.

Après un échange de paroles avec vives entre Me Aubin et le procureur Trouard-Rolle, la femme Wolff fut expulsée du prétoire et le juge de Valles déclara l'incident clos.

Il était près de trois heures de l'après-midi, lorsque Me Aubin, défenseur de Mme Steinheil, commença sa plaidoirie sans arguments préliminaires, entra immédiatement au cœur de l'affaire cherchant à détruire le faisceau de preuves accumulées à la poursuite.

Dès les débuts il eut une excellente expression sur le public, sa voix sympathique contrastant agréablement avec le ton dur du procureur.

Me Aubin a débuté par ces mots: 'Tout a été tourné et retourné contre ma belle cliente, mais je suis certain de pouvoir tout expliquer sans rien laisser dans l'ombre.'

Me Aubin a terminé sa brillante plaidoirie à 7 heures du soir et le jury s'est immédiatement retiré à nuit close.

Paris, dimanche, 14 novembre.—Le jury chargé de statuer sur le sort de Mme Steinheil est rentré dans la salle d'audience à minuit trente, ce matin, avec un verdict d'acquiescement.

Mme Steinheil a immédiatement été remise en liberté.

—Laisse, ma chère, dit Henriette... Je servirai seule... Mais si, il faut bien que je m'y habite, quand tu ne seras plus là.

Marthe se recueillit, docile. Sa coiffure, debout devant la table, auprès de Mlle Fritz, émit les paroles, guidée par le griffon Paï, qui faisait le beau dans l'espoir d'obtenir un morceau de sucre, sans souci de la vieille fille, dont les gestes fâchés défendaient l'approche de sa crinolette.

—Marthe, ordonna Henriette... Appelle ton chien. Il me gêne.

—Paï! viens ici... Voyons, sois sage, Paï!... Osi, tu auras de bon lolo tout à l'heure!... L'animal obéit. Il vint poser sa tête sur les genoux de Marthe, leva vers elle sa bonne figure d'homme mal peigné, où les yeux luisaient, pleins d'ardente adoration, dans l'embrassement des poils.

Mlle Fritz pinça les lèvres. Elle jugeait ce manège ridicule et presque incongru. Elle haussa ses maigres épaules imperceptiblement. Elle méprisait le chien depuis que sa maîtresse affichait un bonheur insolent. A cette minute, les regards de la vieille fille se fixèrent sur Marthe avec une étonnée malveillance. Henriette se surprit en se retournant brusquement mais fit mine de n'avoir rien vu. Elle cacha le plaisir très vif qu'elle en éprouvait, of-

frité à Mlle Fritz sa tasse de lait d'un air très naturel, accompagnée d'un de ces sourires dont elle n'était pas prodigue.

Toussée, Mlle Fritz la remercia en se re-sourcissant sur son siège. Elle s'efforçait à confesser qu'elle ne pouvait supporter de boire froid, cela lui glaçait l'estomac et risquait de ramener la congestion. Elle s'exécuta sur cette infirmité et le sourcil de cette qu'elle entraînait pour Clotilde.

—Mais, de tout, mademoiselle, rien n'est plus simple, protesta Henriette. Je vais dire qu'on chauffe votre lait avec celui de maman.

Pendant son absence, Mlle Fritz et Mme d'Auribeau se rendirent mutuellement confidentes des singularités de leurs complexions respectives: ainsi, Mme d'Auribeau ne pouvait digérer, si le canapé n'accueillait, pour une sieste confortable, ses membres engourdis par le travail d'un estomac paresseux. Mlle Fritz se contraignit, échappait aux incovenients de la dyspepsie, moyennant une trote d'une heure, après le repas, par tous les temps. Elles s'accordèrent à reconnaître qu'elle était pénible de vieillir, et l'institutrice y mit une surprise modeste.

Henriette reentra, muée des deux tasses de breuvage tiède. Elle s'en débarrassa en faveur des deux dames, puis ses yeux se portèrent sur Marthe. Elle parut contrariée de voir que sa cousine jouait toujours avec Paï.

—Marthe, tu n'as pas tu ton lait? Tu attends que je te serve, peut-être? Quelle princesse!

—Non, dit Marthe, j'attendais seulement que tu me tinses compagnie.

—Oh! des cérémonies... Elle semblait nerveuse. Elle prit une tasse pleine sur la table, l'apporta à Marthe. Sa main tremblait, sans doute à cause de l'application qu'elle mettait à ne rien verser de son contenu.

A ce moment, la porte du vestibule s'ouvrit devant Clotilde qui annonça M. d'Argencourt.

Henriette remit la tasse à sa cousine qui, tout en se levant, but son lait d'un trait, sauf quelques gorgées dont elle gratifia Paï, tandis que son fiancé, céramonieux, saluait Mlle Fritz, baisait la main de la comtesse et d'Henriette. Celle-ci n'avait point quitté Marthe du regard. Ses traits se contractèrent à l'aspect de son visage radieux. Elle se mit à se rafraîchir.

M. d'Argencourt refusa, distraitement. Lui et Marthe s'étaient rejoints; ils s'isolaient. Ne s'étant point vu depuis la veille, ils avaient beaucoup à se dire. Mlle Fritz se renfrogna. Elle regarda M. d'Argencourt bien bredans ses politesses et voulait marquer qu'elle le sentait. Elle se leva avec dignité.

—Eh quoi! mademoiselle, déjà protesta Mme d'Auribeau... Ettes-vous si pressée de nous quitter? Attendez au moins que la voiture soit prête. Henriette vous reconduira.

—Certainement! acquiesça Henriette, avec un empressement inattendu et bien fait pour ravir la vieille fille.

—En vérité? Mlle Henriette consentirait?... —Pourquoi non?

En guise de remerciement, Mlle Fritz fit la révérence, en l'épaulant et les yeux blancs, pendant qu'Henriette, peu sensible à ces grâces, sortait pour commander la voiture.

Mlle Fritz, avant de le rejoindre sur le perron, saisit encore les deux mains de Mme d'Auribeau et les serra dans les siennes avec force. Puis elle salua M. d'Argencourt et Marthe. Comme celle-ci se levait, elle lui fit signe de ne se point déranger.

—Restez assise, mon enfant... Soyez toute à votre bonheur... Elle répéta:

—Toute à votre bonheur, d'un accent un peu sign. —Je me demande ce que peut avoir Mlle Fritz contre moi, dit Marthe en le regardant disparaître... Depuis sa maladie, elle me traite en ennemie... Je l'ai soignée, pourtant, de mon mieux. —Eh! fit M. d'Argencourt... Qu'importe! Il prit la main de Marthe et lui

baisa le bout des doigts; mais, assésit: —Comme vous avez froid!

—Oh, dit Marthe, je me sens mal à l'aise tout à coup. Elle était fort pâle, en effet, M. d'Argencourt s'inquiéta: —Qu'éprouvez-vous?

—Je ne sais... J'ai le vertige. Tout tourne.

—Ce n'est rien, assura Mme d'Auribeau... une mauvaise digestion; tu auras bu ton lait trop vite... —Peut-être... En tout cas, je souffre bien!... Cela me brûle, au creux de l'estomac... Oh! que je souffre! C'est horrible!...

M. d'Argencourt s'affola. Il cherchait un moyen de soulager Marthe, mais ne savait que s'agiter, trépaner et parcourir la chambre avec une hâte fébrile et sans but. Pour le rassurer, la comtesse répéta que ce n'était rien. Elle le pria d'aller chercher Clotilde qui l'aiderait à coucher Marthe.

Quand il revint, avec la femme de chambre, Marthe avait perdu connaissance. Clotilde, en l'apercevant, blêma, les yeux clos, comme morte, s'exclama, leva les bras au ciel, cria qu'il fallait un médecin... Mme d'Auribeau s'empâtait:

—Clotilde, aidez-moi, je vous en prie!... Nous allons le mettre au lit... M. d'Argencourt avait élevé Marthe dans ses bras. Il la por-

ta jusqu'à sa chambre. Le petit corps, inerte contre sa poitrine, pesait peu. Il fixait ses regards sur le visage douloureux, guettant le passage de l'air entre les lèvres entr'ouvertes... 'Respire-t-elle encore?... Osi; elle respire, pais gaignt doucement. M. d'Argencourt sentit les larmes monter à ses yeux. Il murmura: 'Pauvre petite!'. Jamais M. d'Argencourt n'avait connu de peine plus atroce. Il posa l'enfant sur son lit et sortit.

Sur le palier, il se promena quelque temps sans penser, sans voir, ensuite, il frappa à la porte de la chambre et demanda: —A-t-elle repris ses sens?

Sur la réponse négative, il dit: —Je cours chercher le médecin!...

Dans l'escalier, il fallut renverser Henriette qui tombait. Elle avait entendu la phrase de M. d'Argencourt. Elle s'écria: 'Quoi?... Qu'arrive-t-il?' et proposa:

—Je vous accompagne; la voiture n'est pas encore dételée... Elle y prit place, après de promener, sans attendre son assentiment. Elle était agitée. Elle se penchait à la portière pour suivre la fuite des maisons, trop lente à son gré, pour inviter le cocher à pousser son cheval. Elle se rasséyait. L'angoisse bouleversait toute la correcte harmonie de ses traits. Entre ses doigts nerveux, elle froissait son mouchoir qu'elle portait

fréquemment à ses lèvres. Son tourment évident toucha M. d'Argencourt. Il lui prit la main, dans un élan de sympathie. Il dit:

—Vous l'aimez donc bien? —En doutez-vous? Demanda Henriette vivement... Mais je l'aime comme un cœur!

—Je ne l'aime pas cru... Pardonnez-moi, M. Il m'avait paru qu'à certaines minutes elle vous agaçait un peu... Pauvre petite!...

—Oh! pourvu que nous trouvions le médecin! Pourvu qu'il arrive à temps!

Henriette, à cette minute, aurait tout donné pour sauver Marthe... Et cependant de quelle ardeur n'avait-elle pas maudit sa cousine?... Mais on fait tant de vœux cruels sous le coup de la colère, et qu'on regrette ensuite!...

La suite à dimanche prochain.

Le Japon civilisateur.

Les Japonais s'occupent activement de mettre en valeur leur possession de l'île Formose. Ils y ont construit deux aqueducs qui ont coûté plusieurs millions et deux usines électriques sont en voie de construction dont l'une coûtera 2,525,000 francs. Ces travaux sont exécutés par des ouvriers japonais sous la direction d'ingénieurs nippons.